

PREMIÈRE NAISSANCE AU BENGALE

La littérature en Inde, après les épopées du *Mahābhārata* et du *Rāmāyaṇa*, se caractérise par une pratique de composition hautement codifiée dite *kāvya*, riche en effets de style, qui s'est peu à peu imposée à l'ensemble de la production textuelle, poésie, strophes des drames, contes, hymnes, traités, à l'exception du dialogue théâtral et de certains contes. La littérature didactique ne s'y distingue pas des belles-lettres dès lors que le texte fait l'objet de l'apprêt poétique du *kāvya*, dont les règles précises, exposées dans les traités, visent une harmonie constante, méticuleuse et suggestive, du fond et de la forme, fondée sur une conception philosophique de la cohérence naturelle entre le mot et son sens. Ainsi conçue essentiellement comme un art du langage, la littérature classique de l'Inde, en sanskrit comme dans les langues vernaculaires, s'épanouit, jusqu'à l'orée du XIX^e siècle, hors du temps : une œuvre classique y est appréciée en fonction de son respect des exigences de la poétique, elle devient un modèle pérenne, quelle que soit son ancienneté.

L'HÉRITAGE DES TRADITIONS NARRATIVES INDIENNES

On comprend que les genres narratifs qui se développent dans cette littérature se soucient peu de l'ancrage dans le temps et l'espace qui peut être retenu comme le critère premier du romanesque. Ce qu'on appelle parfois les romans sanskrits, *kāvya* en prose narrant les aventures amoureuses et merveilleuses de princes et de princesses, tels *Daśakumāracarita/Histoire des dix princes* de Daṇḍin, ou *Kādambarī* de Bāṇa, sont en fait proches des contes, *kathā*, dont ils reprennent aussi bien le contenu, souvent d'origine populaire, que le procédé de

la narration enchâssée, mimétique de l'oralité. Pour qu'advienne en Inde le roman moderne réaliste, il faudra le bouleversement entraîné par le contact avec la littérature européenne, même si la rupture est plutôt, en Inde, pensée en termes de continuité, comme le reflète la terminologie : dans certaines langues indiennes comme le marathi ou le kannada, le terme désignant le roman moderne est, par antonomase, *kādambari*.

La littérature indienne traditionnelle ne cesse pas d'être productive au XIX^e siècle, parallèlement aux nouveautés étrangères, comme en témoignent les *kathā* et épopées en télougou, tel *Irāja Nāṭakam* (1807), ou les *povāḍa*, longs poèmes narratifs en marathi sur des thèmes historiques. Dans ces œuvres qui poursuivent un modèle élaboré à la période médiévale, lors de l'émergence des littératures vernaculaires, se laissent toutefois repérer de timides évolutions : recours de plus en plus important, dans la littérature du Punjab, au punjabi, langue d'usage courant, en lieu et place du persan ou du braj, dialecte littéraire ; introduction de motifs empruntés à la réalité quotidienne, dans la tradition de Kabir, mais sans la dimension dévotionnelle, chez le poète ourdou Wali Muhammad Nazir (1740-1830), ou le bengali Ishvar Chandra Gupta (1811-1859).

L'ÉMERGENCE D'UNE PROSE LITTÉRAIRE

Avant d'être linguistique, par l'avènement de l'anglais, la révolution entraînée par la colonisation britannique est donc de nature littéraire : les traductions de la Bible par les missionnaires, et la politique de l'*East Indian Company* qui, dans un premier temps, encourage la formation d'une élite indienne en fondant en 1781 la *Calcutta Madrasa* pour l'enseignement du persan et de l'arabe (puis le *Sanskrit College* à Bénarès en 1792), tout en assurant un apprentissage des principales langues indiennes par les jeunes recrues britanniques (au collège de Fort William, fondé en 1800 à Calcutta par Lord Wellesley), sont à l'origine de l'émergence d'une prose littéraire jusque-là inexistante dans les langues modernes de l'Inde. Celles-ci, sans usage administratif ou éducatif, ne connaissaient en effet qu'une

langue littéraire employée dans des œuvres imitées du sanskrit, et plus proche de ce dernier, par le vocabulaire et la syntaxe, que de la langue courante. Les manuels rédigés à Fort William, conjointement par des lettrés indiens et des savants anglais, souvent missionnaires (tel le baptiste William Carey), proposent, au contraire, des traductions en une langue simple de contes sanskrits et d'épisodes des épopées, ainsi que des compositions originales, comme *Rājā Pratāpāditya Caritra*, de Ramram Basu (*Histoire du roi Pratapaditya*, 1801), premier récit bengali en prose imprimé.

L'influence effective de ces écrits pédagogiques, toutefois, est délicate à évaluer. Si les récits imprimés à la *Baptist Mission Press*, fondée dès 1800 par William Carey à Serampore, et diffusés par les *School Book Societies* (créées à Calcutta en 1817, à Bombay en 1820) font découvrir les ressources de la prose, non sans entraîner une standardisation linguistique, ils restent en effet largement extérieurs aux circuits de création indigènes. Ce sont en fait les débats religieux et sociaux nés du contact avec les conceptions occidentales qui vont achever l'épanouissement d'une prose littéraire dans les langues vernaculaires, et à terme, l'éclosion d'une littérature moderne. En abordant la question de l'idolâtrie, de l'éducation des femmes ou de la crémation des veuves (*satī*), les journaux en langues indiennes qui fleurissent alors (*Samācār Candrikā*, en bengali, en 1822, et la même année, *Mirāt-ul-Ākḥbār*, le journal en persan de Rammohan Roy, ou encore *Karnāṭaka Guṇamañjari*, en kannada, en 1824) sont en même temps de véritables ateliers d'écriture, qui contribuent à enrichir et actualiser le vocabulaire par des emprunts tant à l'anglais qu'au prestigieux persan. Une prose littéraire naît là, différente de la langue parlée, mais libérée des contraintes de la littérature savante traditionnelle, usant de participes et de ponctuation, à la suite d'Ishvar Chandra Vidhyasagar et d'Aksay Kumar Datta, et non plus des compositions nominales complexes calquées sur la syntaxe sanskrite. Cette jeune prose littéraire se diffuse par le biais des nombreuses traductions dans les langues vernaculaires d'œuvres sanskrits classiques. En 1854, Vidhyasagar traduit, ou plutôt adapte en prose, en bengali, la pièce de Kālidāsa, *Śakuntalā* ; les épopées sont traduites intégralement dans les

années 1870-1880. L'impact de ces traductions ne se limite pas à la promotion de la prose : contribuant à faire redécouvrir la fiction classique indienne, elles mettent en avant une image savante, et hindoue, de l'Inde. La littérature moderne de l'Inde se révèle inséparablement littérature d'une Inde moderne, qui s'élabore dans un bouleversement des traditions autant que dans un ressaisissement du passé.

Les Indiens ont ainsi à cœur de souligner que la modernisation de la littérature indienne n'est pas la conséquence mécanique de l'occidentalisation, mais le fruit d'une réaction où l'Inde a exprimé son génie propre. Il est vrai que le désir de réforme et de modernisation qui s'empare de la classe occidentalisée de Calcutta est généralement porté par une volonté de refonder la tradition, en ne la considérant plus comme un ensemble de codes d'essence religieuse, valant de toute éternité, mais comme une part inaliénable de la mémoire et de l'identité indiennes. En laissant s'ouvrir un espace séculier inédit, déstabilisant et stimulant à la fois, l'Inde prend ainsi sa place dans le monde ; et ce n'est nulle part plus vrai qu'au Bengale qui compte sans doute, dans la première moitié du XIX^e siècle, parmi les lieux les plus cosmopolites et les plus effervescents de la planète.

ÉPANOUISSEMENT D'UNE LITTÉRATURE MODERNE

C'est dans le prolongement des essais et des articles publiés dans les journaux et magazines que s'épanouit la première littérature moderne, au Bengale puis dans les autres régions engagées, au contact des Britanniques, dans un mouvement de réforme. Littérature édifiante motivée par des besoins pédagogiques ou journalistiques, le roman naît donc en Inde comme instrument de propagande religieuse et sociale, sans souci spécifique de promotion d'un genre littéraire. Les femmes et les chrétiens jouent un rôle de premier plan dans cette production, à la fois comme auteurs et comme destinataires : *Phumani O Karunār Bibaran* (1852), parfois considéré comme le premier roman bengali, est l'œuvre d'une femme de missionnaire, Hannah

Katharine Mullens ; *Yamunāparyāṭan*, écrit en 1857 par un chrétien, Baba Padamanji, et passant généralement pour le premier roman marathi, aborde la question du remariage des veuves.

Certes, il ne s'agit pas à proprement parler de romans, plutôt de proto-romans, dans la mesure où l'idéalisme et le discours de propagande pèsent sur le récit, souvent interrompu par de longs dialogues, échos des débats publics. On rappellera toutefois la solidarité qui se noue, dans le réalisme, entre description et prescription : on parle du réel pour en dénoncer ce qui l'éloigne de l'idéal ; il faut noter à cet égard que, parallèlement aux premiers romans, se développe l'écriture satirique, dans les *Hutom Pyācār Naksā* (*Scènes par Hutom le hibou*) par exemple, publiées anonymement à partir de 1862 par un érudit de Calcutta, Kali Prasanna Singha, qui y croque le nouveau riche occidentalisé, ou *babu*, dans une prose ouverte à la langue parlée, n'hésitant pas à nommer lieux et personnes précis. C'est, en effet, la référence à la réalité qui constitue le trait le plus remarquable de ces premiers ouvrages qui, loin de reprendre comme dans la tradition classique une mythologie véhiculée par les textes littéraires antérieurs, prêtent une attention inédite non seulement aux problèmes de société, mais aussi aux paysages, à la flore, à la vie matérielle. Dans la préface d'*Indulekha* (1889), O. Chandu Menon compare la conversion effectuée par cette littérature à celle produite par la peinture réaliste européenne, qui a soudainement rendu « repoussantes » les représentations conventionnelles de l'anatomie fantastique des dieux. La littérature indienne moderne rejoint là la conception occidentale de la littérature, même s'il reste difficile d'évaluer cette première littérature avec des critères esthétiques et littéraires qui ne sont pas encore pleinement les siens, car elle poursuit, d'une certaine façon, la vocation éducative et divertissante des narrations traditionnelles.

Il ne faudrait pas, pour autant, négliger l'influence exercée directement par le roman européen. Mais si, au siècle suivant, nombre de romanciers reconnaîtront leur dette esthétique envers les grands romanciers anglais du XVIII^e siècle (Swift, Sterne pour Desani et Rushdie) et les écrivains français et russes, Balzac – dont le *Père Goriot* aurait inspiré en 1946 *Piu pattar* (*Père et Fils*) du punjabi

Surindar Singh Narula –, Dostoïevski, Camus, ou encore Kafka, les lectures indiennes au XIX^e siècle se limitent aux romans anglais à considération morale, tels *Rasselas* de Johnson, ou *The Vicar of Wakefield* d'Oliver Goldsmith. Les Indiens ne retiennent en fait que les œuvres conformes à leurs attentes de didactisme et d'information, en ne les lisant probablement pas comme des œuvres littéraires. Les traductions, pourtant, sont nombreuses et relativement précoces : *Robinson Crusoe* est traduit en bengali en 1852 (*Robinson Kruso*) et en kannada en 1854-1857, *Paul et Virginie* en bengali, via l'anglais, en 1856 (*Pal o Barjiniā Itihās*). Mais ces textes ne représentent qu'une part infime des traductions, dominées quantitativement par les innombrables *Pilgrim's Progress* de Bunyan et *Mille et Une Nuits*, d'une part (soit ce qui se rapproche le plus des narrations traditionnelles) ; par la littérature populaire, d'autre part, celle des Wilkie Collins, Marie Corelli, Benjamin Disraeli, Bulwer-Lytton et G.W.M. Reynolds, qui seront les véritables sources d'inspiration des premiers romanciers indiens. Comme le fait remarquer Nirad C. Chaudhuri dans *The Eye of the Beholder. Indian Writing in English* (Maggie Butcher ed., Londres, Commonwealth Institute, 1983, « Opening adress », p. 16), l'occidentalisation des goûts littéraires ne s'est effectuée que dans un second temps, notamment chez les femmes et les jeunes lecteurs, une fois que la littérature indienne a eu intégré l'écriture romanesque. On peut penser, en fait, que les auteurs anglais qui ont exercé l'influence la plus forte et directe sur les romanciers indiens ne sont pas les romanciers, mais des poètes et dramaturges tels que Milton et surtout Shakespeare, lus dans le texte original, qui les ont familiarisés avec une vision tragique inconnue jusque-là de la littérature indienne.

Les formes de prose qui se développent à l'école de l'étranger se révéleront aussi, à terme, des relais de l'impact de la littérature occidentale sur le jeune roman indien. La prose épistolaire (celle du poète Ghalib, en ourdou, avant celle de Tagore, dans *Yurop Prabāsīr Patra*, 1881, récit de son voyage en Europe sous forme de lettres), l'essai satirique, publié dans les journaux et repris en collections, qu'illustre brillamment le romancier Bankim Chandra Chatterji, la biographie et

l'historiographie (citons *Wāqi-at-e-Hind*, 1863, de Maulavi Kartmuddin, en ourdou ; *Bhāratbarṣīya Upāsak Sampradāy*, 1870, de Aksay Kumar Datta, en bengali ; *The Tamil Plutarch*, de S.C. Chitty, publié à Jaffna en 1859, première histoire de la littérature tamoule) redessinent le paysage littéraire, créant une profondeur temporelle et faisant place à l'expression de la subjectivité. L'écrit autobiographique émerge toutefois plus tardivement avec le récit par le poète gujarati Narmad de sa vie tumultueuse dans *Mārī Hakīkat* (1866), et les récits de voyage (tel *Pālāmau*, publié en 1882, récit du séjour que fit à Palamau au Bihar Sanjib Chandra Chattopadhyaya, le frère aîné de Bankim).

LES PREMIERS ROMANS INDIENS

La naissance du roman en Inde soulève donc des questions théoriques qui, avant même d'être des objets d'étude pour les historiens et les critiques, préoccupent les premiers romanciers : celle de la part de la dérivation du roman européen dans une Inde occidentalisée réunissant les caractéristiques (émergence d'une classe moyenne, sécularisation, promotion de l'individu) repérées pour le roman anglais par Ian Watt (*The Rise of The Novel. Studies in Defoe, Richardson, and Fielding*, Londres, 1957) ; celle, corrélative, d'une nature spécifique du roman indien. Celui-ci doit-il être conçu comme un genre fondamentalement comparable à son frère aîné européen (avec l'idée, globalement dévalorisante, qu'il s'agit d'un développement imposé, imité, et de peu de valeur), ou faut-il admettre qu'il s'agit d'une forme inédite, d'un genre traduit, au sens fort du terme, adapté, métamorphosé ?

Dans les préfaces nombreuses qu'ils placent en tête de leurs récits, les premiers romanciers ne cessent d'en appeler à la nécessité de transposer un genre inadapté à la réalité indienne. À propos de son roman *Mañjughoṣa* (1868), l'écrivain marathe Naro Sadashiv Risbud déclare : « Si nous écrivons à partir de notre expérience quotidienne, il n'y aurait rien de captivant, c'est pourquoi, si nous voulons écrire un livre qui soit intéressant, nous sommes obligés d'avoir recours au

merveilleux. » (cité par Ian Raeside, « Early Prose Fiction in Marathi », *The Novel in India*, T.W. Clark ed., London, 1970, p. 90). O. Chandu Menon précise : « mon objectif est d'écrire un roman à la mode anglaise, mais il est évident que le rôle de l'héroïne dans une histoire de ce genre ne saurait être tenu par une Kéralaise ordinaire. Aussi mon Indulekha n'est-elle pas une femme ordinaire. » (cité par Meenakshi Mukherjee, *Realism and reality : The Novel and Society in India*, New Delhi, Oxford University Press, 1985, p. 8). Et le kannadiga Gubbi Murugaradhyaya développe en 1896 : « J'ai d'abord pensé traduire en kannada un "roman" anglais, mais après avoir examiné quelques-uns de ces ouvrages en anglais, il m'a semblé qu'ils ne s'accordaient pas à notre sensibilité hindoue, et j'ai renoncé à cette idée. Alors j'ai pensé à nos célèbres œuvres poétiques fondées sur les légendes et les mythes, et j'ai voulu les raconter en prose, mais je me suis rendu compte, ce faisant, qu'il me faudrait renoncer à la sensibilité des "romans" anglais. Retenant donc la sensibilité, ou le goût des hindous pour le contenu, et suivant les "romans" anglais pour la forme, j'ai créé un nouveau récit de ma fabrication. » (cité par C.N. Ramachandran, « 'Yes, but'... Responses to Colonialism », *The Early Novels in the South Indian Languages*, S. Ravindram ed., Calicut, 2001). Les trois auteurs, on le voit, se rejoignent dans le rejet d'un strict réalisme.

Par-delà toute polémique, la question de la nature du roman indien est d'importance, non seulement pour l'évaluation de l'écriture romanesque indienne, notamment celle d'œuvres beaucoup plus récentes, mais aussi pour la datation des premiers romans indiens, puisque c'est la proximité avec le modèle européen qui conduit à retenir telle œuvre plutôt que telle autre comme *terminus a quo* du genre. En fait, il s'agit de comprendre que l'apparition d'un genre supplantant ou complétant ceux existant, nécessite la négociation d'un consensus entre auteurs et lecteurs ; en ce sens, l'histoire du roman indien est, dans les premiers temps, l'histoire de cette négociation, l'ouverture d'un espace narratif pour le roman se révélant inséparable d'une expérience d'incohérence et d'un effort d'articulation non pas entre deux termes seulement (Occident/Orient) mais plutôt trois (Occident moderne/Orient